

UNE TELLE MAÎTRISE, C'EST ÉPOUSTOUFLANT.

Télérama¹

UNE JUSTESSE IRRÉPROCHABLE.

Le Monde

RÊVES D'OR

LA JAULA DE ORO

UN FILM DE **DIEGO QUEMADA-DIEZ**



UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES 2013
PRIX UN CERTAIN TALENT



LE 4 DÉCEMBRE AU CINÉMA

DÉCOUVREZ LA BANDE-ANNONCE SUR PRETTYPICURES.FR



SYNOPSIS

Originaires du Guatemala, Juan, Sara et Samuel aspirent à une vie meilleure et tentent de se rendre aux États-Unis. Pendant leur périple à travers le Mexique, ils rencontrent Chauk, un indien du Chiapas ne parlant pas l'espagnol et qui se joint à eux.

Mais, lors de leur voyage dans des trains de marchandises ou le long des voies de chemin de fer, ils devront affronter une dure et violente réalité...

À PROPOS DU FILM PAR DIEGO QUEMADA-DIEZ

La réalité sociale en Amérique latine est telle que le cinéma se doit d'être engagé. Ce qui m'intéresse, c'est de réaliser des films enracinés dans notre société contemporaine. Il y a tout dans le réalisme : l'imagination et la raison, la souffrance et l'utopie, le bonheur et la douleur de l'existence. Je veux donner une voix aux migrants – des êtres humains qui défient un système établi par des autorités nationales et internationales impassibles, en traversant les frontières illégalement, en risquant leurs vies dans l'espoir de fuir une pauvreté épouvantable.

Ce film n'est pas un documentaire mais plutôt une fiction basée sur la réalité, qui la reconstitue avec une volonté d'authenticité et d'intégrité. Nous avons élaboré la trame narrative et les instants poétiques à partir de centaines de témoignages de migrants et des sentiments personnels de chaque personne ayant participé au processus créatif.

En nous identifiant à Juan et Chauk, nous nous détachons de nos vies quotidiennes, embarquons pour une aventure émotionnelle et faisons une découverte importante. Le voyage que nous entreprenons balaie l'idée selon laquelle le bonheur nous attend ailleurs, nous permet de réfléchir aux frontières qui divisent les nations et de partir à la découverte de ce qui nous sépare en tant qu'êtres humains.

Nous avons écrit cette histoire dans l'espoir de détruire les conventions qui nous emprisonnent, afin de réinventer notre propre réalité.

Je rêve que ces barrières qui nous séparent sautent, que nous embarquons dans un train dont la destination est sans importance, dont les passagers savent que nos existences sont interconnectées et que les obstacles rencontrés sur la route nous inspirent pour célébrer la vie avec un respect et une conscience qui transcendent les races, les classes et les croyances.

Les paroles prononcées par un Mexicain du nom de Juan Menéndez López, juste avant de monter dans un train de marchandises avec ses sept compagnons, restent gravées dans mon esprit : "On apprend beaucoup le long du chemin. Ici, nous sommes tous frères. Nous avons tous les mêmes besoins. L'important, c'est que nous apprenions à partager. C'est seulement comme ça que nous pouvons avancer, que nous pouvons atteindre notre destination, seul un peuple uni peut survivre. En tant qu'êtres humains, nous ne sommes clandestins nulle part sur cette planète."



En 2003, j'ai lu un article sur le quartier rouge de Mazatlan, et dans un mouvement complètement irrationnel, j'ai pris un avion pour y chercher une nouvelle histoire à raconter. Dans un club de ce quartier, j'ai rencontré "El Toño", un chauffeur de taxi, et nous sommes vite devenus amis. J'ai fini par vivre deux mois dans sa maison située au bord d'une voie ferrée. Chaque jour sans exception, des wagons remplis de migrants arrivaient. Les gars sautaient du train et frappaient à la porte pour demander de l'eau et des tortillas. Ils nous racontaient des histoires horribles – comment ils voyageaient avec rien, qu'ils s'étaient tout fait voler sur la route, qu'il y avait de nombreux morts.

Malgré tout, ils s'accrochaient à l'idée qu'ils gagneraient de l'argent qu'ils enverraient à leur famille. Ils sacrifiaient leur vie pour ceux qu'ils aimaient. Pour moi, ils étaient des héros dont les histoires étaient comme des poèmes épiques et leurs voyages des métaphores de la vie – une dramatisation de l'existence humaine à l'extrême. J'ai collecté les histoires de migrants pendant plusieurs années. J'ai rencontré des gens merveilleux qui m'ont beaucoup appris, notamment la générosité et la valeur de la fraternité. Je voulais que cette histoire soit vraisemblable tout en ayant une structure dramatique.

Je l'ai écrite et réécrite de nombreuses fois. C'est peut-être pour ça que j'ai mis tant de temps à la terminer. Je voulais que le film soit au croisement du documentaire et de la fiction. J'ai fini par comprendre qu'il fallait que je concentre tous les témoignages dans un personnage.

J'ai fait des recherches dans les pays que les migrants quittent ainsi qu'aux États-Unis où la main d'œuvre peu chère fait tourner l'industrie. À cette étape de mon travail, j'ai été frappé par la souffrance créée par le mur et l'incroyable hypocrisie des États-Unis. Les familles sont séparées, des bébés arrachés des bras de leur mère, des enfants battus et torturés pendant leur expulsion – tout cela sous les auspices de ce qu'on appelle le «départ volontaire» - et des milliers de personnes, dont le seul crime est d'avoir traversé cette frontière absurde, sont

emprisonnées. Le concept de RÊVES D'OR - LA JAULA DE ORO était de faire le même parcours que les migrants.

Il semble que, dans de nombreux villages pauvres d'Amérique centrale et du Mexique, le fait de risquer sa vie en allant aux États-Unis s'apparente à un rite initiatique. Pour de nombreux jeunes, c'est comme si un courant les entraînait vers le Nord. Ils imitent leurs parents et leurs proches qui ont fait la même chose.

Je voulais aussi remettre en question les barrières sociales, nationales et raciales. Nous sommes tous égaux, nous avons les mêmes besoins, nous rêvons tous d'une vie meilleure. La migration est naturelle mais les frontières sont artificielles et ont été créées il y a peu.

Nous avons choisi des lieux de tournage le long de la route qu'ils empruntent du Guatemala aux États-Unis, filmés dans l'ordre chronologique et en Super 16, un format plus léger qui se rapproche des documentaires classiques. Les jeunes n'ont jamais lu le scénario. Chaque jour sur le tournage, je leur lisais un morceau de la scène qu'ils s'approprièrent à jouer. Ils avaient ainsi une expérience viscérale. Nous les mettions dans une situation sans leur dire quoi faire. Nous les encourageons à interagir avec ce qu'il se passait autour d'eux, à être eux-mêmes. Ken Loach m'a dit que la meilleure mise en scène est silencieuse, indirecte. Le metteur en scène est simplement là pour provoquer des situations, les guider et documenter ce qu'il se passe, comme un témoin.

Dans le cinéma humaniste, le point de vue est littéralement humain car la caméra est toujours à hauteur d'homme. On produit l'illusion que le spectateur est bel et bien là, qu'il regarde quelque chose de réel, comme s'il était dans la peau du héros de l'histoire. Je souhaite créer une fine ligne entre la réalité et le cinéma. La perfection de la réalisation n'a aucune importance. Ce qui est essentiel, c'est de saisir des personnages, une situation.



LE CASTING

Karen Martínez (Sara) et **Brandon López** (Juan), alors tous deux âgés de 16 ans et guatémaltèques, ont été choisis pour interpréter les rôles principaux parmi 3 000 jeunes gens venus participer à un casting organisé dans l'un des quartiers les plus pauvres et les plus dangereux de la capitale.

Karen a participé à des productions théâtrales de rue sur les problèmes sociaux au Guatemala et a joué de petits rôles au théâtre. Elle souhaite poursuivre sa carrière d'actrice.

Pendant son audition, la capacité d'improvisation de Brandon, la puissance de son regard et son talent pour la communication aussi bien verbale que non-verbale ont montré qu'il serait parfait pour le rôle. Brandon est par ailleurs une star montante de la scène hip-hop guatémaltèque en tant que DJ et danseur.



Rodolfo Domínguez, 16 ans, un indien Tzotzil, joue le rôle de Chauk. Il a été découvert lors d'un casting organisé dans un village isolé dans les montagnes du Chiapas. Il a été choisi pour sa profonde connexion spirituelle à la terre, sa culture indienne, son charisme et sa profonde humanité. Il possède une véritable sensibilité artistique qui s'exprime lorsqu'il joue de la harpe et de la jarana, ainsi que dans les danses traditionnelles et les rites du peuple Tzotzil.



LE RÉALISATEUR

Né dans la péninsule Ibérique, Diego Quemada-Díez a grandi à Burgos, Logroño (Logrogne) et Barcelone. Il vit sur le continent américain depuis bientôt vingt ans.

Il commence sa carrière au cinéma en 1995 en tant qu'assistant du directeur de la photographie sur *Land and Freedom* de Ken Loach. L'année suivante, il émigre aux États-Unis pour travailler sur *Des choses que je ne t'ai jamais dites* (*Cosas que Nunca Te Dije*), le second long-métrage d'Isabel Coixet produit par Luis Miñarro.

Il devient ensuite l'opérateur caméra de Rodrigo Prieto sur *21 Grammes* d'Alejandro González Iñárritu. Fort de cette expérience, il travaille aux côtés de réalisateurs tels que Fernando Meirelles (*The Constant Gardener*), Tony Scott, Cesar Charlone, Oliver Stone et Spike Lee.

En 2010, il obtient la bourse de la Cinéfondation, participe à l'Atelier à Cannes et développe son premier long-métrage, *RÊVES D'OR - LA JAULA DE ORO*. Sélectionné à Un Certain Regard à Cannes, le film remporte le prix «Un Certain Talent» récompensant l'interprétation des trois comédiens principaux.

